

Madeline Leclerc

PAROLE &
MUSIQUE
roman

Éditions Beaurepaire

*À Bach, Schubert et Mendelssohn,
À Murray Perahia,
Oistrakh, Richter, Kogan...
Entre autres...*

Cette œuvre n'est qu'une pure fiction. Toute ressemblance avec des faits et des personnes existants ou ayant existé ne serait que fortuite et involontaire.

© Madeleine LECLERC

ISBN : 978-2-35767-157-7

Dépôt légal : janvier 2013

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

THOMAS

Lorsqu'à l'âge de onze ans, Thomas Larrivière entama une carrière internationale, les critiques se montrèrent sceptiques quant au « génie » de ce « nouveau Mozart » devenu en quelques mois l'idole des salles de concert. On le disait alors aussi brillant au piano qu'au violon, et déjà exercé au violoncelle, à la flûte, à la guitare, et même à l'accordéon. Mais qui pouvait, si jeune, maîtriser de façon satisfaisante autant d'instruments ? La plupart dédaignèrent donc dans un premier temps ce qu'ils qualifiaient de « phénomène de foire ». Lorsque le succès se mua en triomphe, ils finirent pourtant par convenir – certains avec enthousiasme, d'autres avec réticence – qu'il s'agissait bien là d'un véritable événement musical, et que le jeune prodige faisait montre d'un talent stupéfiant. On le compara alors aux plus grands, Menuhin, Oïstrakh, Rostropovitch, Richter et Perahia surtout, à cause de ce mélange de puissance, de précision et de délicatesse, de ce don à communiquer l'âme d'un compositeur dans ses plus subtiles harmonies.

Les années passant, on ne le mesura plus à l'aune de qui que ce soit. Il était devenu incomparable. La presse, à chacun de ses rares concerts, se fit dithyrambique vis-à-vis du « musicien

du siècle », celui qui « restitue le souffle pur de la musique », dont « le talent multiple confine au génie »...

Très vite, il intéressa aussi un autre type de publications. Les chroniqueurs passionnés par les questions du type « Le talent et la psychose » ou « Le génie est-il une forme de folie ? » firent leurs choux gras du personnage.

Étrange personnage en vérité. On ne savait pas grand-chose de lui. Il n'avait accordé que deux entretiens dans toute sa carrière, l'un à un périodique spécialisé dans la musique classique, où il avait essentiellement évoqué les musiciens et les interprètes qu'il admirait le plus, un autre à la télévision.

Cette dernière interview devait avoir lieu quelques minutes après un concert retransmis en direct et les téléspectateurs n'avaient pas plus apprécié que les gestionnaires de la chaîne de le voir arriver avec une demi-heure de retard, au prétexte d'une légère indisposition. S'ajoutait déjà à sa réputation d'original légèrement arrogant le fait qu'il ne retournait jamais saluer le public après un concert, quelle que soit l'ampleur des ovations, qu'il ne signait aucun autographe et disparaissait aussitôt après un récital. Personne ne pouvait se vanter de l'avoir jamais « coincé » à la sortie d'une salle de concert. Quelques journaux à scandale en avaient tiré diverses hypothèses farfelues, suggérant qu'il pourrait être l'otage, voire l'initiateur, d'une secte quelconque. On évoqua même quelques théories plus alléchantes encore, qui allaient de l'origine extraterrestre à une réincarnation de Mozart en passant par l'influence satanique...

Ce soir-là pourtant, quand il se présenta enfin devant les caméras, il surprit tout le monde. Il était si pâle sous son maquillage hâtif que personne ne mit plus en doute l'authenticité de son malaise. C'était un grand jeune homme svelte aux airs d'adolescent un peu gauche, aux cheveux d'un noir de jais,

aux grands yeux gris sombre. Il avait l'air à la fois si jeune, si banal et tellement intimidé que toutes les suppositions brodées autour de son personnage : sa folie, son orgueil, sa mégalomanie, et plus encore toute accointance diabolique ou surnaturelle, paraissaient déplacées. La maladresse avec laquelle il répondait aux questions avait quelque chose de presque pénible. Les moins aptes à la compassion sentirent qu'il vivait là une véritable épreuve. Il souriait pourtant, d'un petit sourire inquiet qui lui donnait l'air d'un enfant invité à réciter une leçon qu'il n'est pas sûr d'avoir correctement apprise.

Lorsque la journaliste lui demanda pourquoi il n'avait pas choisi de se consacrer à un seul instrument, il eut l'air perplexe. Il expliqua laborieusement que tous les instruments avaient leur charme, leur... voix propre. Que, d'une certaine manière, tous « l'appelaient »... Puis il avait eu un petit sourire embarrassé et un léger haussement d'épaules comme pour s'excuser de la pauvreté de cette explication. Même hésitation quand on l'interrogea sur son « imprévisible programme ». Même geste d'impuissance. Même commentaire : parfois, un compositeur s'imposait à lui, une musique, un instrument, au point qu'il... avait du mal à entendre autre chose.

C'est à peu près à cette époque en effet qu'était apparue une autre des « curiosités Larrivière » qui avait longtemps déconcerté le public et affolé les organisateurs. Si les dates de ses concerts étaient bien prévues – et il ne les annulait jamais –, on ne savait à l'avance ni quel musicien serait au programme ni même de quel instrument il jouerait. Assez curieusement, ce dernier travers finit par devenir une de ses caractéristiques les plus populaires. « L'imprévisible musicien » et son « imprévisible programme » firent salles combles. On se mit à faire des paris sur le contenu des concerts à venir...

Ce soir-là, tous les mélomanes fascinés par Larrivière qui espéraient en apprendre davantage sur son compte et sur

les motifs de ses comportements pour le moins originaux, se retrouvèrent perplexes, à la fois déçus et touchés d'une indéfinissable indulgence. Cet homme-là ne ressemblait à rien de ce qu'ils imaginaient. L'arrogance ne les aurait pas vraiment gênés. Or il semblait au contraire hésitant, laborieux, fragile. Quand on l'interrogea sur son refus de revenir saluer à la fin d'un concert, il répondit simplement qu'il était désolé de décevoir les gens qui venaient le voir mais qu'il était vraiment épuisé à la fin d'un récital. D'ailleurs, il n'était qu'un interprète, quelqu'un qui travaillait durement pour essayer de transmettre un peu de la beauté conçue par d'autres, un simple vecteur de cette alchimie entre celui qui a créé et celui qui écoute...

La journaliste semblant quelque peu agacée par cet étalage de modestie, les questions s'étaient faites plus acerbes. Pourquoi ne jouait-il que si rarement avec d'autres interprètes ? Il avait enregistré plusieurs disques dans lesquels il interprétait les différentes parties, du duo au quintette. Pouvait-on en déduire que les interprétations d'un grand violoniste comme Chemada, d'un flûtiste comme Seron ou d'une pianiste comme Sarah Lahaye n'étaient pas à sa hauteur ?

Il s'était redressé à demi sur son siège, si visiblement choqué qu'il en bafouillait presque. Non, non ce n'était pas ça du tout. D'ailleurs, autrefois, il avait toujours un accompagnateur. Il adorait les petites formations, mais c'était difficile... chacun a sa façon d'entendre la musique. Pour s'harmoniser, il faut passer beaucoup de temps ensemble, apprendre à écouter la même chose que les autres. C'est à la fois très enrichissant et harassant. Ce n'est pas qu'eux soient moins bons que lui, c'est lui qui est moins... capable, moins... En fait, il ne pouvait pas dire moins quoi... Simplement, *moins*...

Il s'était remis à bredouiller légèrement. Pour la énième fois depuis le début de l'interview, il avait eu ce petit sourire

d'excuse, ce geste qui voudrait exprimer ce à quoi les mots sont impuissants.

Un handicapé de la parole, nota ironiquement un journaliste le lendemain. *Si on lui demandait quelle langue il parle, il répondrait « musique ».*

Tout le monde s'accorda à dire que c'était une interview bizarre et quelque peu désastreuse. Ce type n'était pas fait pour ça. Pourtant, curieusement, même parmi les critiques, personne ne songea à mettre en doute sa sincérité. Il ne faisait pas semblant ; il ne cherchait pas à flatter son public. Il essayait, maladroitement, d'exprimer quelque chose qu'il ressentait réellement. Pour le reste, il avait répondu simplement aux questions plus personnelles concernant sa vie et sa carrière. Ses parents étaient eux-mêmes musiciens amateurs. Il avait toujours entendu de la musique chez lui, dès sa plus tendre enfance, et il avait commencé à apprendre le violon très jeune, vers quatre ans. L'école ? Il n'était pas très doué. De plus, un accident, quand il avait environ huit ans, l'avait laissé paralysé des jambes assez longtemps. C'est un précepteur privé qui lui avait permis d'atteindre, assez péniblement, le niveau du BEPC. Il travaillait déjà beaucoup son violon, plusieurs heures par jour, malgré les réticences de son père qui jugeait que ce n'était pas une vie normale pour un enfant. Il aurait préféré que son fils continue ses études, fasse du sport, fréquente des enfants de son âge... Au lieu de ça (un rire imprévu avait illuminé son visage), il avait dû faire face à un garçon buté qui s'était mis en tête d'apprendre le piano, puis le violoncelle... et qui lui avait fait la guerre jusqu'à ce qu'il cède. C'était comme une drogue... Ou plutôt comme un défi. Dès l'enfance, il s'était senti le besoin de maîtriser tous ces instruments, et cela demandait beaucoup de travail. Il avait ri encore, ajoutant que jamais un instrument ne se laissait maîtriser totalement – en tout cas pas par lui – et qu'il enviait les interprètes,

pourtant aussi bons que lui (on apprécia qu'il ne feigne pas la modestie en les qualifiant de « meilleurs »), qui pouvaient se contenter de quelques heures de travail par jour. Comme si le piano leur habitait naturellement les mains.

Son premier grand concert ? Il avait onze ans. Il ne jouait que du violon à l'époque, du moins en public... C'était à Cologne, et il neigeait ce soir-là. À chaque fois qu'il neige, c'est ce souvenir qui lui revient en mémoire...

Il avait reconnu ne pas avoir une vie sociale très développée et, s'il faisait un effort pour se tenir au courant de l'actualité, ne pas être suffisamment informé pour se permettre de donner un avis compétent dans ce domaine.

« Et un avis incompetent ? » avait insisté la journaliste.

Il était demeuré silencieux un long moment, comme s'il attendait une réponse venue d'on ne sait où. À la fin, il avait essayé de dire quelque chose, que personne n'avait compris parce qu'il s'était brusquement mis à bégayer. Il avait rougi, levé les mains dans un geste d'embarras. Puis il s'était levé pour se diriger droit vers le piano qui se trouvait dans le studio à titre purement décoratif et il avait interprété avec une grande douceur une étude de Chopin, comme pour signifier que c'était là sa seule parole, sa seule façon de s'exprimer, qu'il ne savait pas dire les choses autrement...

Aux environs de la trentaine, Thomas Larrivière commença à composer. Cette fois, les critiques se firent nettement plus réservés. « Étrange, insaisissable, d'une complexité déconcertante », pour les uns, « épurée, presque simpliste » pour les autres, sa musique, souvent composée en plusieurs versions, du solo à la version orchestrale, déroutait unanimement interprètes et mélomanes. À la surprise générale, elle fit un tabac chez les jeunes qui s'arrachèrent ses disques, peut-être parce que plusieurs réalisateurs l'avaient utilisée dans leurs films.

On ne pouvait l'assimiler à aucune catégorie proche de la musique pop, jazzy, funk, rock, pas plus qu'à la musique classique dont elle empruntait pourtant les harmonies, ni même aux formes modernes du jazz ou de la musique contemporaine. Ces étranges créations musicales, inclassables, si elles se vendaient bien sous forme de disques, n'attirèrent pas grand monde au concert. Lui même n'interpréta jamais aucune des versions symphoniques qu'un orchestre ajoutait parfois à son programme. Petit à petit, il prit pourtant l'habitude, à la fin d'un concert, d'interpréter la version solo d'une de ses œuvres – avec un succès mitigé d'ailleurs –, ce qui sembla ravir certains chroniqueurs lassés de ressasser des éloges unanimes.

À trente-deux ans, Thomas Larrivière restait un mystère. Pour autant qu'on sache, il était toujours célibataire et on ne lui connaissait aucune liaison, ni hétéro ni homosexuelle. Un journaliste plus curieux que les autres finit par découvrir qu'il était la plupart du temps accompagné dans ses tournées par un certain docteur Liantz, un psychanalyste qui avait acquis autrefois une certaine réputation pour ses travaux dans le domaine des « psychoses géniales ». Le « scoop » occupa quelque temps les magazines : on savait bien qu'il n'était pas tout à fait équilibré, cet homme-là.

Puis le bruit courut que ce docteur Liantz était un vieil ami de la famille. Ou bien un peu plus qu'un ami ? Cela aurait expliqué qu'on ne lui connaisse aucune aventure amoureuse ? Aucun commentaire de la part de Larrivière, de son service de presse, ni de Liantz. Le silence s'avérant, comme toujours, plus efficace que le démenti, le « mystère Larrivière » finit par être accepté comme tel. On cessa de s'intéresser à sa vie.

On ignorait son adresse et il restait insaisissable entre deux concerts. Ses prestations – plutôt rares – étaient toujours aussi imprévisibles. Mais tout le monde s'accordait sur une

chose : d'année en année, son jeu ne cessait de gagner aussi bien en perfection technique qu'en émotion. Chacune de ses représentations restait un événement dans le monde musical. On s'arrachait les dernières places à prix d'or jusqu'au dernier moment.

Ce soir d'avril, salle Pleyel, ne fit pas exception à la règle.

*
* *

Des trombes d'eau dégouлинаient des toits de Paris. Les pavés noirs et glissants luisaient dans des halos de lumières étranges. Le chuintement des roues sur l'asphalte mouillé produisait cette mélodie longue et feutrée qui évoquait les sonates pour violoncelle de Bach et certains quatuors à cordes de Fauré. Thomas s'efforçait de fuir l'invasion de cette romance d'eau. Avant un récital, il était toujours terrifié à l'idée qu'à la dernière seconde un instrument ou un compositeur imprévu pouvait prendre possession de lui, de ses mains, de sa tête...

C'est le piano qui avait gagné ce soir-là... Pourtant, le mois précédent, il n'avait pratiquement travaillé que le violon, obsédé par la magie de cette voix, cherchant la pureté, la ligne forte et légère qui ne tremble pas, l'arrachement satiné des basses, le trille acide des notes hautes, le délié d'une courbe sonore, poursuivant inlassablement dans la vibration des cordes la note parfaite, à la fois pleine et dépouillée.

Malgré tout, une semaine avant le concert prévu, c'est le son du piano qui l'avait envahi. La caresse lisse et froide des touches hantait ses doigts. Il était impuissant contre ça. *Possédé*, avait écrit quelqu'un. Les journalistes, d'ailleurs, ne semblaient pas avoir la moindre idée des complications qu'entraînaient

ces imprévisibles tyrannies. Le piano était un moindre mal. Aucun instrument n'offrait un répertoire d'œuvres en solo aussi étendu. Thomas rêvait parfois de rencontrer un pianiste qui l'accompagnerait partout, qui serait là, à sa disposition, quand la fièvre du violon, du violoncelle, de la flûte, s'emparait de lui. Mais on ne peut utiliser un grand pianiste comme un simple accompagnateur, et les pianistes médiocres, les simplement « bons » pianistes, le paralysaient. Ce n'était pas vraiment de l'irritation. Plutôt comme s'ils ne parlaient pas la même langue. Un trémolo superflu, un déhanchement de temps, le moindre « effet » dramatique le stoppaient aussi net qu'une fausse note. Et il était incapable de dire ce qui n'allait pas, d'expliquer pourquoi cette espèce d'accent brouillait soudain, pour lui, la langue de la musique, l'affadissait. Même s'il en avait été capable, il n'aurait pas osé.

Quelques années auparavant, la pianiste Sarah Lahaye l'avait sollicité avec insistance pour plusieurs récitals en duo. Elle avait accepté sans broncher ses bizarreries et ses exigences. Il avait passé tellement de temps avec elle, à s'imprégner de son jeu, de son écoute, à essayer de comprendre comment elle entendait, elle, les morceaux qu'ils avaient choisis, dans le moindre accord, dans le plus léger soupir, que l'intérêt endormi de la presse quant à sa vie personnelle s'était un instant réveillé.

Ces concerts avaient représenté pour lui un moment rare. Sarah était exceptionnelle. Elle ne dénaturait rien. Et si elle ne parlait pas exactement le même langage que lui, il lui fut presque aisé de se couler dans le sien. Dans la sonate à Kreutzer, l'intensité pudique de son jeu l'avait confondu. Elle ne l'avait pas « accompagné ». Elle les avait portés, lui et son violon, dans un essor de pur ravissement.

Le mari de Sarah n'avait cependant guère apprécié les commentaires de la « presse people » à leur sujet, et il était peu

probable qu'un grand interprète accepte de lui consacrer autant de temps qu'elle, cette année-là.

Jouer avec un orchestre représentait aussi un grand bonheur, mais un bonheur rare et coûteux. Impossible, dans ce cas, de changer un programme au dernier moment. Pendant des mois, sans aucune relation extérieure à l'orchestre, il vivait en ermite, presque constamment dans le noir, essayant de bloquer toute expérience susceptible de produire une autre impulsion musicale dans sa tête, n'écoutant plus que des œuvres du compositeur prévu au programme... D'une manière ou d'une autre, il le payait : la dernière fois, après un concert consacré à Brahms, il s'était trouvé incapable de jouer, ou même d'écouter du Brahms pendant des mois.

Il y avait l'orgue aussi. Parfois, l'orgue s'emparait de lui. Par plaisanterie, il appelait cela sa « crise mystique ». Pour lui, l'orgue était ce qui ressemblait le plus à une parole divine. Divine et profondément païenne à la fois. Il y avait quelque chose de polythéiste dans ce chœur de voix brassant tragédie et allégresse. Et il y avait toujours une église, une cathédrale, pour l'accueillir, un réceptacle idéal conçu pour moissonner et prodiguer le son de façon sublime.

Croyant ou athée, rien n'était moins étranger à cet homme que le sentiment religieux. L'orgue était comme un magnifique panorama découvert du sommet d'une haute montagne. Il avait la sensation d'y embrasser espace, ciel, terre, étoiles, océans, forêts et déserts. Le son de l'orgue était une action de grâces à la splendeur de la création. Il ne prévoyait jamais de récital d'orgue. Mais parfois, lorsqu'il passait dans une ville où se trouvait un bâtiment religieux célèbre pour ses orgues, certains de ses admirateurs investissaient discrètement les lieux, au cas où... Ceux qui avaient eu la chance de surprendre ainsi un de ces récitals improvisés en parlaient peu, et de façon curieuse. Les plus fermement athées évoquaient une expérience d'ordre

plus religieux qu'esthétique. Un témoin bouleversé parla de « chœur des anges » et de « moine musicien ». Le terme plut beaucoup, d'autant qu'il correspondait à la vie solitaire et ascétique qu'on lui supposait. Durant quelques mois, le « moine musicien » évinça « l'imprévisible ».

Ce soir-là, il interpréta Schubert, Mendelssohn, Scarlatti et Dvorak. À la fin, il joua une de ses propres sonates, le *Chant d'une prairie*, dans sa version pour piano.

Il n'y avait aucune prétention chez lui, à « imposer » ainsi sa musique après celle de grands compositeurs. C'était autre chose que de la musique. Ce qu'il ne savait pas faire avec les mots. Toutes ces questions auxquelles il avait été incapable de répondre lors de cette pénible interview, une dizaine d'années auparavant. Et bien d'autres encore. Un cri d'enfant égaré dans le noir et qui attend en vain une réponse. Un appel dont il ignorait la nature, mais auquel quelqu'un, un jour, les oreilles ouvertes par la magie de Bach ou de Schubert, pourrait peut-être répondre.

Parfois, il se sentait devenir fou. Quelqu'un, quelque chose, tentait de communiquer avec lui dans une langue mystérieuse dont il ne parvenait pas à déchiffrer le sens. Il cédait alors à une sorte de croyance superstitieuse, l'intuition que celui qui comprendrait sa musique saurait aussi interpréter l'énigmatique murmure qui le hantait.

Liantz prétendait lui, non sans ironie, qu'il essayait simplement de « refroidir » la salle avant l'ovation finale, laquelle le rendait malade au sens propre : vertiges, éblouissements, migraines brutales, nausées. Peut-être n'était-ce que le contre-coup du concert lui-même, de cette plongée hallucinée dans la musique partagée, ou au contraire de la « retombée sur terre »... ou plus simplement une sorte d'allergie bizarre au bruit des applaudissements ? Toujours est-il qu'il était bien loin, à ce

moment-là, du mépris du public. Ces violents malaises étaient jusque-là restés confidentiels. Ceux qui le fréquentaient en dehors de Liantz, les directeurs des salles de concert, les musiciens, les techniciens, l'aimaient bien. Sa discrétion, sa gentillesse, cette fragilité secrète qu'on devinait en lui, donnaient envie de le protéger. Personne ne tenait à alimenter les polémiques sur son état mental.

Et ce soir-là, ce soir d'avril...

Il entra en douceur dans l'univers délicat de Schubert. La bouleversante perfection de la *Sonate en la*. Et soudain, émanant de la salle, cette extraordinaire profondeur d'écoute. La sensation que l'échange musical s'élargissait sous la pression interne, douce et puissante à la fois, de cette écoute.

Plus tard, comme il jouait avec les *Variations sérieuses* de Mendelssohn, il lui sembla de nouveau toucher, au cœur de l'ensemble harmonique qu'ils formaient, compositeur, auditeurs, interprète, un point focal, incroyablement dense, comme un trou noir qui semblait tout attirer vers lui dans une lente gravitation. Quelqu'un *écoutait*. Comme lui entendait, absolument ouvert. Quelqu'un qui percevait l'harmonie de l'univers à travers la musique.

Lorsqu'il entama son *Chant d'une prairie*, il y eut un flottement. L'attention de la salle s'effiloçait à la manière d'une tapisserie usée dont la trame lâche peu à peu.

Lentement, la multiplicité reprenait possession de l'ensemble. Comme autant de douleurs brèves, lointaines, il devinait les fils qui cédaient : ceux qui se désintéressaient brusquement, ceux qui suivaient un moment son chemin, ceux que l'agacement prenait et qui rompaient brutalement le contact, ceux qui essayaient de *comprendre* et s'abîmaient en eux si loin de la musique qu'ils n'entendaient plus que des sons vides de sens.

Mais ce jour-là...